

Essais québécois

Number 36, June–July–August–September 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (36), 20–26.

LE MAL DE L'ÂME
Denise Bombardier et
Claude Saint-Laurent
Robert Laffont, 1989 ;
14,95 \$

Dans une démarche commune, la journaliste Denise Bombardier et le psychanalyste Claude Saint-Laurent établissent leur constat du « mal de vivre au temps présent » en dénonçant le mode de vie effréné auquel nous astreint une société axée sur la production et la consommation, qui récupère les notions de temps, d'amour et de loisir. Détachée peu à peu de ses anciennes valeurs (depuis le début des années 60 avec la libération sexuelle et un recul de la foi), cette société a perdu en chemin son sens de l'humanité et nous a privés de nos appuis fondamentaux, de nos moyens de résistance : famille, intimité, rêverie. Les médias, clef de voûte de cette aliénation, transforment nos désirs en biens consommables, et conditionnent nos modes d'être, notre idée du bonheur. Très peu de place, dans tout ça, pour l'émotivité et l'âme ; refoulées, elles signifient à nos corps leur malaise, sous la forme de maladies psychosomatiques.

L'on ne saurait nier la légitimité du propos de cet essai, son actualité. Mais d'une façon un peu malsaine, ce discours, qui prend appui à la fois sur des observations cliniques (les cas de psychanalyse du Dr Saint-Laurent, bien évidemment) et socio-culturelles, s'enrobe d'une vague nostalgie d'une « enfance à l'eau bénite » et s'embarrasse de considérations hors de propos, sur la lobotomie, par exemple. Infiniment déprimant — d'une manière exaspérante, je dirais — ce livre se termine en outre par une attaque pleine de mépris contre les médecines douces, l'alimentation naturelle, et autres recours — plus ou moins efficaces, il est vrai — contre notre mal de vivre.



En bout de ligne, notre âme malade, laissée comme une plaie béante par cet essai, ne trouvera guère là de baume intellectuel. Chose singulière en outre pour un essai, il n'y a pas de bibliographie dans cet ouvrage, à peine trois ou quatre maigres références en notes de bas de page.

Patricia Belzil

FEMMES ET PRISON
Monique Hamelin
Méridien, 1989 ; 24,95 \$

L'intention de recherche était honnête, unique même selon Marie-Andrée Bertrand, criminologue connue, qui signe la préface de cet ouvrage. Monique Hamelin, l'auteure, tente de faire une critique sociologique et féministe des effets négatifs et des coûts sociaux de l'emprisonnement pour les femmes. Privilégiant la perspective interactionniste en sociologie, elle met en lumière la perception du système pénal de quinze femmes ex-incarcérées à la prison Tanguay.

Malheureusement l'ouvrage que j'ai lu ne rend justice ni à l'intention de recherche de l'auteure ni aux femmes interviewées. La lecture qui pro-

mettait d'être passionnante ne décolle pas du niveau de la thèse de maîtrise. L'honnêteté intellectuelle ne suffit pas à combler les faiblesses de style et de syntaxe, trop évidentes et trop nombreuses pour une publication ; des tournures de phrase lourdes, des constructions syntaxiques douteuses, une imagination littéraire défaillante. Hamelin avance des hypothèses qui ne sont pas toujours basées sur une description et une analyse rigoureuses, systématiques et articulées des entrevues qu'elle a effectuées. Un premier chapitre nous étouffe dans des données statistiques qui synthétisées auraient gagné en clarté.

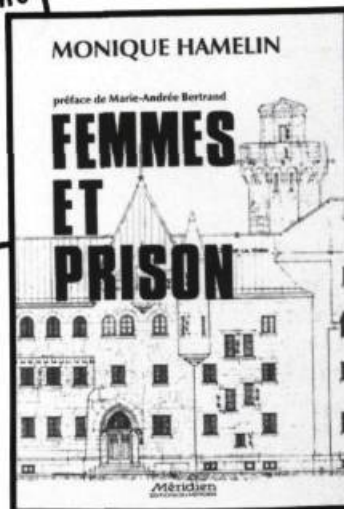
Malgré tout on sympathise avec ces femmes et on s'interroge avec l'auteure sur les rapports que l'institution pénale maintient avec les justiciables. Celles-ci sont doublement victimes du contrôle social qui s'abat sur les déviants et de l'oppression qu'elles subissent comme femmes (dont témoigne



le nombre élevé de fouilles vaginales-rectales). Monique Hamelin suggère que l'impact de l'incarcération sur la trajectoire sociale des femmes sera différent selon leur statut social de départ (revenu, éducation, réseau familial et social). Les mères sans conjoint sont les moins outillées pour lutter contre les conséquences négatives de leur passage en prison.

En somme, malgré un sujet prometteur, une publication décevante. Dans ce cas on peut vraiment conclure à l'importance du travail de réécriture et de correction qui aurait dû être effectué en vue de l'édition.

Marie-Thérèse Lacourse



DIEUX ET MYTHES DE LA GRÈCE ANCIENNE
Jacques Desautels
Presses de l'Université
Laval, 1988 ; 45,00 \$

Un beau livre, qui pèse dans la main, apportant par sa matérialité même la preuve que les mythes ne sont ni vains ni inconsistants. Un superbe sujet : la mythologie gréco-romaine, qui plus qu'aucun autre fait rêver et donne à penser. Un utile projet : mettre à la disposition du plus large public la richesse foisonnante de la fable. Il existe sans doute déjà des dictionnaires de mythologie (le plus utile restant celui de P. Grimal) qui proposent en des notices condensées la substance des aventures individuelles des dieux et des héros. Mais l'ouvrage de Jacques Desautels répond à une autre ambition. Il organise en un exposé structuré cette matière multiforme selon un schéma général qui va du chaos à Apollon, du désordre initial à l'ordre achevé, du vacarme à la lyre. Les étapes de cette progression se présentent de façon claire et cohérente. Après deux chapitres qui posent les questions générales du mythe et de son interprétation, l'auteur présente successivement les cosmogonies, les généalogies des dieux, les péripéties liées au pouvoir, les données de l'existence individuelle et sociale (naissance, mariage, guerre) ; l'intelligence humaine (« métis ») et la générosité naturelle (fécondité, fertilité). Enfin, Apollon aux multiples visages. Il n'était sans doute guère possible de propo-

ser un plan plus simple et qui permit d'être complet. D'autre part, l'exposé possède une grande originalité : il présente et cite les textes qui donnent aux spéculations du mythe leur forme souveraine, les textes des poètes, si bien que d'un certain point de vue l'ouvrage est une anthologie de poésie grecque (et un tout petit peu latine, grâce à Ovide). L'auteur a même choisi d'insérer dans son développement un résumé complet de l'*Illiade* (au chapitre de la guerre) et de l'*Odyssée* (au chapitre sur la « métis »), chant par chant. C'est un exercice bien délicat de résumer Homère, et il sera loisible au lecteur de juger que c'est trop ou trop peu. Mais ce qui justifie ce choix, c'est le désir d'être utile. Le souci pédagogique est manifeste à chaque page et se vérifie dans les nombreux tableaux et annexes qui se pressent à la fin du volume.

Il est servi par une langue simple et claire. À ces précieuses qualités, d'autant plus précieuses qu'elles s'appliquent à une matière riche et complexe, s'ajoute l'agrément des images. Une centaine d'illustrations rendent hommage au rôle irremplaçable de la mythologie dans l'iconographie. Et ce n'est pas le lecteur qui se plaindra de voir ainsi accompagnée sa promenade guidée dans l'univers des mythes : on ne cesse d'avoir à la refaire, et Jacques Desautels en aidera plus d'un dans l'accomplissement de cet impérieux devoir.

Philippe Heuzé

UN BEST-SELLER DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE
Alain Fournier
CRELIQ, 1988 ; 14,95 \$

C'est à l'origine un mémoire de maîtrise présenté à l'Université Laval. Toutefois et fort heureusement, cet ouvrage n'a nullement le côté scolaire ou savant que comporte assez généralement la thèse d'université. Le lecteur n'est donc pas écrasé par les références aux documents d'archives et autres compilations prouvant que l'impétrant a bien fait son travail.

L'auteur met plutôt en situation, à la fois le succès du « best-seller absolu de l'édition québécoise » (p. 23), et par ailleurs en quoi, pourquoi et pour



qui, il fut « insolent ».

On redécouvre ici avec plaisir une ambiance et une époque attentive à la critique, animée d'une « ébullition grandissante » où *Les insolences du Frère Untel* feront figure de détonateur. Le frère en question, Jean-Paul Desbiens (frère Pierre-Jérôme chez les maristes), fut en effet au cœur d'une vive polémique et d'une attention non moins passionnée du public. Les premières lettres publiées par *Le Devoir* en 1959-1960 sous l'énigmatique signature de Frère Untel avaient d'abord mis en marche la machine à spéculer. « Personne ne croyait surtout qu'il pût s'agir d'un vrai frère enseignant », rappellera Gérard Pelletier (p. 27). Toujours est-il qu'il ébranlait déjà les bases idéologiques un peu foireuses d'un système d'éducation devenu bancal. On connaît la suite quand naîtra le livre : soixante-cinq mille exemplaires sur le marché, à un dollar l'unité, et ce n'est qu'un début...

L'étude d'Alain Fournier racontera la suite à ceux, nombreux, qui ne la connaissent pas ou plus, dont « les moins de trente ans / qui auront à choisir » et à qui l'ouvrage est notamment en ces termes dédié. Un geste bien venu au moment où l'on vient de rééditer *Les insolences*.

PETITE ODE COMMÉMORATIVE EN L'HONNEUR DU DEVOIR

Le 3 novembre 1959, André Laurendeau, alors l'âme du *Devoir*, perçoit d'emblée la force potentielle de son étonnant correspondant, Jean-Paul Desbiens, alias frère Pierre-Jérôme, et choisit lui-même de

le propulser (et le protéger ?) sous le couvert de l'anonymat.

Le coup du *Frère Untel*, c'est d'abord une astuce de Laurendeau. Ce fut un coup de maître journalistique « que l'auteur des *Insolences* découvre au même moment que les lecteurs » (p. 26). Très certainement les deux protagonistes sortiront grandis de cette audace.

On peut se plaire de rêver aujourd'hui que surgissent encore des correspondants de la trempe de J.-P. Desbiens et que les patrons de presse sachent les saisir au vol.

Las ! Il faut maintenant et paradoxalement toute la bonne volonté du manitou de Québecor, M. Pierre Péladeau, pour que *Le Devoir* nous soit encore livré à domicile.

Et qui le lit ? — certainement pas les moins de trente ans, auxquels s'adresse partiellement l'opuscule en cause.

Dommage. Un des meilleurs quotidiens du continent est en train de sombrer. La presse est triste, hélas, et M. Ryan a lu tous les livres.

Pierre Tétu

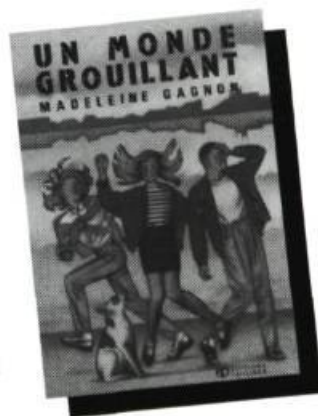
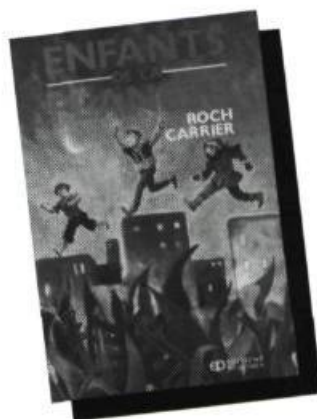
LES MONTAGNAIS ET LA RÉSERVE DE BETSIAMITES 1850-1900

Hélène Bédard
IQRC, 1988 ; 19,95 \$

Surtout ne vous laissez pas impressionner (défavorablement) par la maquette concoctée par l'Institut québécois de recherche sur la culture pour son dernier prix Edmond-de-Nevers. Fermez plutôt les yeux et allez tout de suite aux premières pages de l'ouvrage, vous y trouverez une étude intéressante sur un processus clé de l'histoire amérindienne : la formation des réserves, ces lieux de ségrégation où les structures gouvernementales et missionnaires prennent place au XIX^e siècle pour encadrer et civiliser les Autochtones. Privilégiant l'étude de cas, Hélène Bédard centre son attention sur la réserve de Betsiamites (Haute-Côte-Nord), dont elle décortique avec minutie la formation — mettant à jour les intrigues auxquelles sa délimitation a donné lieu — et retrace les premières décennies d'existence. Elle situe bien le cadre global dans lequel s'inscrit la

Éditions Paulines — JEUNESSE

DES LECTURES DE QUALITÉ



ENFANTS DE LA PLANÈTE

Roch Carrier * 80 pages * 5,95\$ * Nouvelles

UN MONDE GROUILLANT

Madeleine Gagnon * 144 pages * 5,95\$ * Nouvelles

Avec *Enfants de la planète*, Roch Carrier nous offre cinq récits confrontant la peur de l'inconnu et le courage de vivre. À son tour Madeleine Gagnon nous propose *Un monde grouillant* où des jeunes adolescents témoignent de l'amitié qui les lie. Voilà des thèmes et des situations qui permettront au jeune public lecteur de vivre, à travers des personnages généreux et sympathiques, des aventures heureuses et des périple non sans obstacles.

EP ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

dépossession territoriale des Montagnais, résultat de l'amalgame de trois « stratégies d'enfermement » (p. 127) : celle des groupes économiques eurocanadiens qui lorgnent les ressources de cette région, celle de l'État, qui élabore une politique de mise en tutelle des communautés amérindiennes, et celle de l'Église (les missionnaires Oblats), qui cherche à asseoir son autorité sur ces mêmes communautés pour mieux les « protéger ». Bref, tout le monde s'entendait sur un point : le *salut* des Autochtones passait par leur confinement sur l'espace restreint de la réserve.

S'ils ne peuvent stopper ce processus et si leur dépendance s'accroît dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les Montagnais n'ont cependant rien de spectateurs passifs : ils résistent, comme le souligne fort bien l'auteure. D'abord, aux efforts gouvernementaux et missionnaires pour transformer leur mode de vie : même si s'accroissent les difficultés qu'entraîne la détérioration de leur environnement, les Montagnais refusent la sédentarisation et continuent, jusqu'à l'orée du XX^e siècle, à rejoindre leur territoire de chasse durant l'hiver. Lieu de regroupement pour l'été (selon un schéma traditionnel d'exploitation des ressources côtières), la réserve prend des allures de « camp de réfugiés » (p. 78) une fois l'hiver venu : n'y restent généralement que ceux qui ne peuvent suivre les bandes de chasse dans leurs déplacements. Les Montagnais résistent aussi sur le plan politique : les stratégies d'encadrement et d'assujettissement provoquent l'émergence d'un leadership de contestation qui prendra en charge la critique de l'administration et de l'autorité excessive des missionnaires, qui apparaissent comme une des figures dominantes du pouvoir sur la réserve. En éclairant cette résistance des Montagnais, Hélène Bédard montre bien comment le mouvement autonomiste, qui

s'affirme avec vigueur à partir des années 1960, plonge en fait ses racines dans un passé beaucoup plus ancien.

Certes l'ouvrage se range dans la catégorie des études spécialisées et les universitaires y trouveront leur compte ; mais par son style clair et précis, il reste accessible à un large public et s'adresse en fait à tous ceux qui voudraient en savoir un peu plus sur cette « période charnière de l'histoire des sociétés autochtones » (p. 127).

Alain Beaulieu

PAROLES DE L'ART
Normand Biron
Québec/Amérique,
1988 ; 44,95 \$

Beau pari à double enjeu que s'est donné l'écrivain d'art Normand Biron en amenant des créateurs habités par la couleur, la lumière et le geste à s'exprimer par la parole afin que, dans un périple inverse, le lecteur parvienne à quitter la main qui par les mots le guide pour aller ouvrir son regard sur les œuvres.

Au cours d'entretiens individuels, précédés chaque fois d'une présentation adroitement ciselée où de judicieuses citations viennent donner le ton, 42 artistes d'ici et d'ailleurs (de Marcel Barbeau à Vieira Da Silva en passant par les Betty



élans communs aux artistes, ils n'en dégagent pas moins les différences propres à l'expression de chacun et il semble que les témoignages les plus intéressants fassent équation avec les œuvres les plus fortes.

Avec les notes biographiques et la présentation de quelques mécènes de l'art qui terminent le livre, *Parole de l'art* s'avère un ouvrage fort complet comme il s'en trouve peu et il y aurait lieu de souligner l'élégance de sa présentation qui devrait inspirer maints éditeurs. Le prix élevé peut rendre le public convié à la complicité hésitant, or il serait souhaitable que ce livre connaisse une large diffusion — pourquoi pas un format de poche — car il tient parole et fait bien sentir ce mouvement qui de lire doit amener à voir.

André Désilets

AU ROYAUME DE LA LÉGENDE
Bertrand Bergeron
JCL, 1988 ; 19,95 \$

Contrairement à la chanson et au conte traditionnels, la légende, jusqu'à ce jour, n'a pas fait l'objet d'études vraiment exhaustives. Cela est dû à certaines de ses caractéristiques, notamment au fait que ni son contenu ni sa structure ne sont déterminés. Si dans toutes les versions de « La bête à sept têtes » on retrouve un ensemble d'informations et un ordre communs, rien de tel avec « La chasse-galerie » : le conte exige un artiste-conteur ; la légende s'accommode de n'importe qui.

C'est un peu pour combler ce vide que Bertrand Bergeron publiait récemment un ouvrage dans lequel il a voulu, tout à la fois, délimiter les conditions tant psychiques que sociales qui favorisent l'éclosion de la légende, définir celle-ci, décrire et structurer le corpus légendaire québécois et dégager les caractéristiques du légendaire de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Le tout se termine par la transcription de plus de 150 légendes recueillies par des étudiants du Cégep d'Alma où enseigne M. Bergeron.

Projet ambitieux, est-il besoin de le souligner, et dont la réalisation n'est pas, hélas !, sans défauts importants.

Je le dis en toute sincérité, j'ai entrepris la lecture du livre avec enthousiasme. Mais rapi-

Goodwin, Marcelle Ferron, Felix De Recondo et autres) témoignent de leur vision de la vie, de l'amour et de la mort comme trame de leur vie intérieure et précisent le mode intime de leur démarche artistique. En conjuguant de la sorte horizontalité et verticalité, *Paroles de l'art* dépasse aisément le simple niveau d'ouvrage documentaire auquel il aurait pu se confiner. Il faut, dit l'auteur dans ses propres liminaires, convier le public à la complicité et à l'étonnement face aux œuvres.

Pour engageantes qu'elles soient, de telles visées ne sauraient s'accomplir sans l'exercice répété du regard et l'éducation de l'œil, ainsi que l'indique le critique d'art américain Clément Greenberg, et les propos lucides qu'il tient font un heureux contraste avec ceux quelque peu emphatiques de René Huyghe, avec qui il partage l'entrée en matière.

Quant aux entretiens eux-mêmes, s'ils font étalage des

dement j'ai dû déchanter. Il y a dans ce livre un sérieux problème d'organisation : certain thème d'importance relative, comme les notions d'invisible et de surnaturel, jouira d'un traitement de faveur, tandis qu'un autre, essentiel, le légendaire « sagueyayen et janois », se verra réduit à la portion congrue. Ce déséquilibre d'ensemble aura même des répercussions au niveau de la rédaction. L'auteur oscille constamment entre le langage savant, voire alambiqué (« les théologiens byzantins, devenus depuis lors, les parangons du raffinement superfétatoire » p. 95), et la familiarité, de même qu'entre l'analyse rigoureuse et l'anecdote, celle-ci le distayant parfois jusqu'à l'entraîner dans des digressions (sur la langue des étudiants québécois, par exemple) qui ne sauraient trouver place dans ce genre d'ouvrage.

Domage, car à maints égards l'œuvre de M. Bergeron suscite respect et admiration.

Maurice Pouliot

OUVERTURES
Fernand Ouellette
L'Hexagone, 1988 ; 16,95 \$

La structure de ce recueil d'essais est éclatée : on a d'abord reproduit *Depuis Novalis*, qui date de 1973 ; cet essai est suivi de quelques réflexions de l'auteur sur son œuvre, de plusieurs courtes méditations sur la musique, sur la peinture et sur la poésie et, finalement, de considérations sur le sacré.

Les écrivains québécois, y compris les critiques, s'autorisent assez peu à réfléchir sur les littératures étrangères et singulièrement, en l'occurrence, sur la littérature allemande. *Depuis Novalis* est une heureuse exception. Ouellette veut, dans cet essai, non pas tant décortiquer l'œuvre de Novalis que témoigner de l'intensité d'une présence. Le discours de l'auteur, loin d'être fondé sur un vague impressionnisme, est cependant résolument subjectif, je dirais même : partisan. Qu'on s'accorde ou non avec l'auteur là-dessus, force est d'admettre que son parti pris pour la transcendance ne constitue d'aucune façon un refuge. Le sacré est pour Ouellette une vérité à partir de laquelle il interroge le monde, et non une construction abs-



traite. Il en est de même pour la littérature : l'intertexte, qui paraît à première vue envahissant, devient une figure de la communauté, figure selon laquelle la littérature est une part du monde plutôt qu'un monde parallèle. On pourrait d'ailleurs dire la même chose de la musique ou de la peinture : les méditations de Ouellette, notamment sur l'œuvre de Matisse, interrogent l'œuvre d'art en tant que véritable interlocuteur. J'ai moins apprécié la courte partie où l'auteur pratique le genre difficile de l'auto-analyse. Ici la critique littéraire — que Ouellette prend souvent à partie — n'accède pas au statut d'interlocuteur. Cela s'accorde mal au ton général du volume, l'animosité appelant parfois, au surplus, la complaisance. Signalons enfin, prosaïquement, que la mauvaise qualité de la photocomposition rend à certains moments la lecture difficile, ce qui surprend un peu sous une si belle couverture.

François Dumont

LES INFIRMIÈRES
André Petitat
Boréal, 1989 ; 22,95 \$

Elles sont indispensables les infirmières, et tellement nombreuses que l'auteur de cette recherche socio-historique maintient l'appellation féminine, même si cette profession attire de plus en plus d'hommes. Relatant 100 ans de l'histoire des infirmières et des infirmières-auxiliaires à Montréal, André Petitat, sociologue, trace les jalons de l'évolution des soins infirmiers dans leur passage *initiatique* de la vocation à la profession. « La logique de la charité et du don de soi se scinde dans l'anony-»

GARAMOND
du Roseau

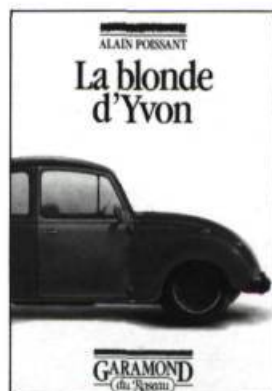
NOUVEAUTÉ



CARNAVAL
Alain Poissant
 134 pages ; 14,95 \$

Dans son dernier récit, Alain Poissant poursuit sa vaste fresque du monde rural québécois. Mais la campagne que décrit Poissant n'a rien de pittoresque ni de folklorique. Carnaval d'ombres et de fantômes.

Et s'il n'y avait de réel, de vraiment réel, dans ce *Carnaval-là*, que l'hiver ?



LA BLONDE D'YVON
Alain Poissant
 149 pages ; 12,95 \$

« Ne nous y trompons pas. Cette musique en mineur ne lui vient pas par hasard, elle est sa manière, elle est son art. »

Réginald Martel, *La Presse*

« On ne peut qu'admirer la maîtrise dont fait preuve Alain Poissant [...] »

Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*



VENDREDI-FRIDAY
Alain Poissant
 131 pages ; 12,95 \$

« Rarement une écriture aura été aussi efficace. Aucun débordement, seul un lyrisme froid, comme s'il n'y avait plus de mots pour nommer cette urgence et qu'ils risquaient, au contraire, de brouiller les pistes en détournant l'attention. »

Guy Cloutier, *Le Soleil*

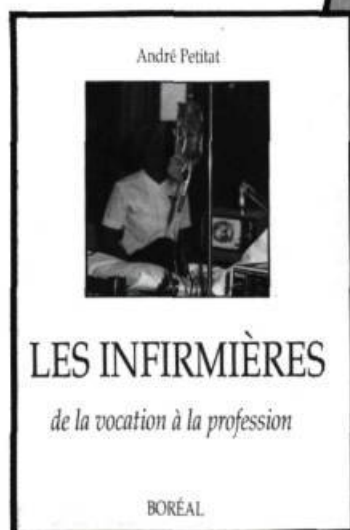
Éditions du Roseau
 7870, rue Fleuricourt
 St-Léonard, Qué.
 H1R 2L3

DIFFUSION RAFFIN

mat (...) la logique morale ou religieuse s'efface devant la logique scientifique» (p. 16).

L'infirmière ne se présente pas seule au chevet du malade. Elle est le maillon *humain* qui relie le patient au vaste complexe du monde médico-scientifique: méga-hôpital public, complexes industrio-scientifiques producteurs de recherche fondamentale et appliquée, systèmes d'assurances privés et étatisés, industries de médicaments et d'appareils médicaux, corporations professionnelles et syndicats, institutions d'enseignement.

L'ouvrage se divise en sept chapitres traitant entre autres de la naissance de l'infirmière moderne, émule de la célèbre *Florence Nightingale*, initiatrice des écoles d'infirmières dans la société indus-



trielle triomphante, du développement de trois hôpitaux montréalais (Hôtel-Dieu, Notre-Dame, Montreal General) et de leurs écoles d'infirmières affiliées, des bureaucraties hospitalières, des savoirs infirmiers,



de l'évolution de la profession... Majoritairement religieuses aux XVIII^e et XIX^e siècles, ces infirmières céderont peu à peu la place aux laïques formées au même creuset d'un savoir pratique et moral assorti de cours théoriques, puis, tel qu'il se transmet aujourd'hui, d'un savoir technico-scientifique doublé de stages pratiques.

Sociologie historique, sociologie des organisations, sociologie de la santé. À la croisée de ces regards scientifiques, les résultats de la vaste recherche documentaire menée par l'auteur nous redonnent la mémoire collective qui nous fait trop souvent défaut sur les travailleuses d'un Québec ancien et récent. Lecture riche et accessible, émaillée de descriptions du quotidien de la vie d'infirmière hospitalière. Domage que la photo de couverture soit aussi *poquée* que l'infirmière des années 80 dans son « quart de nuit »...

Marie-Thérèse Lacourse

LES TRACES DU RÊVE
Jean-Daniel Lafond
L'Hexagone, 1988; 19,95 \$

Jean-Daniel Lafond traque Pierre Perrault, ce cinéaste québécois pour qui l'aventure du cinéma ressemble à la chasse d'une bête fabuleuse qu'il espère capturer au bout d'une piste. Pour étayer sa réflexion, l'auteur décrit les images et transcrit les dialogues de son documentaire, *Les traces du rêve*, réalisé en 1986. Il précise la démarche du cinéaste en truffant son récit d'extraits de poèmes de Pierre Perrault et de textes critiques.

Lafond nous fait revivre les rapports qui se sont installés, en 1963, entre Perrault et les habitants de l'île aux Coudres, lors du tournage de *Pour la suite du monde*, un des premiers longs métrages à s'inscrire dans le mouvement du cinéma direct. Il explique comment l'évolution des techniques de cinéma et l'éveil d'une conscience nationale au début des années 60 ont été à l'origine de ce cinéma que Perrault préfère nommer « cinéma du vécu ». Auparavant l'essayiste avait raconté l'aventure de *La bête lumineuse* qui a été aussi mal reçu à Cannes que l'avait été 20 ans plus tôt *Pour la suite du monde*.

Cet essai met en relief la qualité d'écoute du cinéaste. On comprend que son cinéma en est un de la parole. Le récit que Perrault tire des mots et des gestes les plus quotidiens dépasse la réalité filmée pour atteindre une valeur symbolique. Comme l'a si bien dit Gaston Miron, Perrault « donne un imaginaire: l'imaginaire perdu d'un pays, il le donne aux Québécois » (p. 240).

Sylvie Beaupré

L'INTOLÉRANCE, UNE PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE
Lise Noël
Boréal, 1989; 22,95 \$

En Occident et en Afrique du Sud, quand un être humain ne naît pas riche, beau, grand, masculin, blanc, mince, chrétien et intelligent, il est condamné à faire partie d'une *catégorie* inférieure. Catégorie du vivant sur laquelle se fonde l'intolérance.

Alors l'homme fort et supérieur, pourvu de tous les avantages pour résister aux *autres* et au temps, se retrouve dans la classe dominante qui entretient les préjugés ou les comportements de l'intolérance.

Restent les autres, les groupes, les individus, les minorités, les *différents*, victimes non seulement « du rejet d'un type de convictions ou d'attitudes, précise Lise Noël, mais du refus d'une façon d'être ». Et l'auteure rappelle comment une personne peut être perçue avant d'être « jugée »: par son âge, son sexe, sa classe sociale, sa race, son ethnie, sa forme, sa taille, sa beauté, son orientation sexuelle, par son

La vigne amère
de Simone Chaput
(roman)

Judith a un père violent. Elle rêve de voyage, de fuite. Une écriture sobre et sensuelle.

404 BCA
Driver tout l'été
de Louise Fiset (poésie)

«... je l'ai fait en '87 à 'driver' des danseuses exotiques dans les belles plaines plates.
" A 'driver' dix-huit heures par jour, on finit par trop voir l'envers des humains dans les fonds de poubelles." »

NOUVEAUTÉS
aux Éditions du Blé
distribuées par Québec livres

état mental, ou intellectuel, sa condition physique.

L'intolérance influence sournoisement les rapports humains, autant dans la vie privée que dans la vie publique et touche tous les êtres. Mais l'intolérance est d'abord officielle, institutionnalisée et gouvernée par un pouvoir oppresseur se réclamant de la Justice, de la connaissance ou de Dieu. Elle dépossède l'être humain de sa différence afin de parvenir aux objectifs dictés par la classe dominante.

Que ces objectifs soient de type économique : 50 à 150 millions d'enfants sont employés dans les usines et les mines du Tiers-Monde, 40 000 autres meurent de faim chaque jour. Un milliard et demi d'êtres humains sont affamés ou sous-alimentés dans l'hémisphère sud. Aux siècles passés, des millions d'Africains furent déportés en Amérique et réduits à l'esclavage et des millions d'Amérindiens furent décimés par les Blancs.

Qu'ils soient politiques : sur 164 conflits armés survenus dans le monde entre 1958 et 1966, 149 avaient une origine ethnique, raciale ou tribale. La deuxième guerre mondiale a laissé derrière elle plus de 30 millions de morts et d'innombrables mutilés.

Ou que ces objectifs s'appuient sur une idéologie. Un million et demi d'Arméniens ont été tués au cours de la première guerre mondiale, des dizaines de milliers de Tziganes, près de 6 millions de Juifs lors de la seconde. Et l'actualité grossit chaque jour le chiffre des victimes idéologiques.

L'intolérance du pouvoir aboutit à toutes les formes de violence : l'inceste (1 million d'enfants en Amérique du Nord chaque année), la négligence et la brutalité à l'égard des enfants. Son incidence sur les comportements désespérés est également évidente : si le taux de suicide chez les adolescents canadiens a sextuplé en 20 ans, les jeunes Amérindiens



se tuent sept fois plus que les autres jeunes du pays !

Voilà quelques constats tirés de la synthèse fouillée de Lise Noël, qui aborde la problématique d'un point de vue féministe et accorde une bonne place à la question des femmes opprimées.

Françoise Cléro

ÉCRIRE DANS LA MAISON DU PÈRE
 Patricia Smart
 Québec/Amérique,
 1988 ; 23,95 \$

Un simple « déplacement de perspective », et voilà que je me retrouve devant une lecture originelle des principaux romans d'auteurs québécois. Lecture originelle — comme la faute ; on ne s'en sortira donc jamais — car ce terme s'est imposé comme allant de soi et ce, dès les premières pages. Et je me préparais à le rejeter en raison de cette connotation morale. L'origine, l'originel forment vraiment le pivot de l'essai splendide de Patricia Smart. Splendide, parce que plein d'éclats de clairvoyance, *Écrire dans la maison du père* interroge « les rapports entre le texte littéraire, son contexte culturel, et l'identité sexuelle de celui ou celle qui écrit ». Rigueur d'analyse, structure

impeccable de la démarche dans les divers temps de l'œuvre, expression soutenue par un style simple mais combien efficace dans l'intention, cet ouvrage ouvre des avenues inédites à l'étude des auteurs québécois.

D'Angéline de Montbrun à Germaine Guèvremont, période classique de notre littérature, de *Bonheur d'occasion* à France Théoret, en passant par Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Hubert Aquin, etc., œuvres et auteurs qui délimitent l'espace moderne de la production littéraire québécoise, la réalité de l'écriture féminine et masculine fournit les matériaux de cette étude.

Patricia Smart invite à entreprendre une lecture radicalement novatrice. Elle porte, tout au long de son essai, les interrogations suivantes, à savoir : les femmes écrivent-elles autrement que les hommes ? si oui, est-il possible alors de marquer

les spécificités de cette différence d'expression ? À partir des thèmes de « la tragédie, de l'errance, de la noirceur et du mysticisme » qui habitent les romans d'écrivains masculins, l'essai littéraire de Patricia Smart modèle une nouvelle matrice de lecture de la littérature québécoise, dans cette « maison du père », vision allégorique des structures culturelles et idéologiques issues d'un pouvoir masculin.

Pas étonnant que l'on vienne d'apprendre que l'auteur se voit décerner le Prix du Gouverneur général 1988.

Reine Bélanger

LES CHOIX GÉOPOLITIQUES DU CANADA
 Claude Bergeron,
 Charles-Philippe David,
 Michel Fortman et
 William George
 Méridien, 1989 ; 24,95 \$

Est-ce dans l'intérêt du Canada de prendre une position officielle de neutralité ? Tel est le questionnement de base de ce livre qui regroupe les textes d'une conférence sur le Canada et la neutralité militaire qui s'est tenue au Collège militaire royal de Saint-Jean en avril 1987. Dix-sept orateurs, spécialistes, militaires et diplomates, ont alors discuté de la pertinence et du réalisme de cette option eu égard à la situation du Canada sur la scène internationale.

La réponse apportée par le collectif est très clairement négative. L'histoire, la géographie, et la culture politique du Canada font en effet qu'il ne retirerait aucun avantage que ce soit à devenir militairement neutre.

Les choix géopolitiques du Canada aurait pu être un livre important au Québec, pour deux raisons : la littérature québécoise touchant les problèmes stratégiques est quasi-inexistante et la qualité de l'ouvrage est à bien des égards remarquable. Pourtant les éditeurs ont commis une faute impardonnable : 75 % du volume est rédigé en anglais ! Voilà qui vient de foutre à l'eau un livre qui eût pu avoir un large auditoire québécois et contribuer ainsi à alimenter un débat dont le Québec est souvent exclu.

Jean-François Thibault